Emmanuel DÉSVEAUX, *Avant le genre. Triptyque d'anthropologie hardcore*

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Cas de figure », 2013, 292 p.

Agnès Fine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12057>

DOI : [10.4000/clio.12057](https://doi.org/10.4000/clio.12057)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Agnès Fine, « Emmanuel DÉSVEAUX, *Avant le genre. Triptyque d'anthropologie hardcore* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 39 | 2014, mis en ligne le 15 août 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12057> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12057>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Emmanuel DÉSVEAUX, *Avant le genre.* *Triptyque d'anthropologie hardcore*

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Cas de figure », 2013, 292 p.

Agnès Fine

RÉFÉRENCE

Emmanuel DÉSVEAUX, *Avant le genre. Triptyque d'anthropologie hardcore*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Cas de figure », 2013, 292 p.

- 1 Certains chercheurs ne voient pas d'autres moyens de présenter leurs analyses qu'en les opposant à d'autres, dont ils ne précisent d'ailleurs pas plus le contenu que l'identité de leurs auteurs. C'est le cas d'Emmanuel Désveaux dans son livre *Avant le genre*, dont l'introduction intitulée « Contre la tyrannie du genre » laisse pour le moins perplexe. En effet, s'élevant contre l'idée « qui circulerait communément aujourd'hui dans les cercles parisiens » (lesquels ?) que « l'anthropologie classique aurait perdu toute pertinence au regard des grands débats contemporains » (p. 7), l'auteur tente de s'appuyer sur les acquis de cette discipline pour lutter contre une « bien curieuse dérive de la pensée contemporaine » : entendez « la théorie du genre » qui envahit tout le domaine de l'analyse des relations entre les sexes ! Vous avez bien lu ! L'auteur reprend sans état d'âme l'expression tout droit sortie des cercles théologiens de l'intégrisme catholique, en évoquant au singulier *une* théorie du genre qui, à l'évidence n'existe pas. Il révèle ainsi son ignorance de la diversité et de la richesse des débats qui, depuis une quarantaine d'années, anime les chercheurs français et étrangers, en particulier les anthropologues, les historiens et les sociologues, ce que les lacunes de sa bibliographie confirment, hélas. En fait, il part en guerre contre une des orientations des recherches en ce domaine, « l'option résolument constructiviste en matière de détermination sociale des sexes et de leurs relations » en imaginant « qu'elle a pris le dessus ». En réalité, il reproche à la « théorie du genre » son rejet de la biologie, ou encore « d'avoir exclu la nature de la destinée des humains » (p. 11).

- 2 Pour faire comprendre au lecteur les apports de l'anthropologie classique, celle d'avant « la théorie du genre », l'auteur se livre à une comparaison des représentations des sexes et de leurs relations dans la procréation, telles qu'elles apparaissent dans « trois grands blocs culturels », chacun d'eux présentant une unité interne : l'Amérique autochtone qu'il connaît bien pour en avoir fait son « terrain » depuis de longues années, l'Australie et l'Europe. Au demeurant, les deux premiers chapitres, érudits et écrits de manière enlevée, sont de lecture agréable et enrichissante. Cependant, on peine à suivre la démonstration quant à la question centrale posée par l'auteur.
- 3 En Amérique, la relation entre les sexes serait une affaire de périodicité maîtrisée, la combinaison de temporalités différentes, qui fait que le rapport sexuel est fécondant ; la conception, d'ordre mystique, et la naissance, placée du côté du féminin, ne supposeraient pas la domination d'un sexe sur l'autre.
- 4 La deuxième partie, sur l'Australie, reprend les débats qui ont été très importants entre anthropologues sur l'ignorance par les Aborigènes de la paternité physiologique. L'étudiant en anthropologie fera son miel de ce résumé savant des arguments développés par les auteurs classiques. E. Désveaux prend le parti de ceux qui pensent bien réelle cette ignorance en se fondant sur l'idée lévi-straussienne que nos catégories de pensée sont déterminées par la réflexion sur le monde qui nous entoure. Pour lui, l'ignorance des Aborigènes australiens sur le rôle des mâles dans la procréation est liée au fait qu'ils n'ont jamais eu autour d'eux des mammifères susceptibles de les aider à comprendre le rapport entre relations sexuelles et procréation. Ils n'ont pu en effet observer que les mœurs sexuelles des marsupiaux qui sont tout sauf un modèle pour penser la procréation. L'auteur livre plusieurs pages réjouissantes sur la reproduction des marsupiaux. Pourquoi pas ?
- 5 Enfin le troisième bloc culturel est l'Europe. L'auteur se saisit du mythe fondateur du christianisme, la Nativité, qui lui semble une bonne entrée pour comprendre les représentations européennes de la procréation. Il se fonde sur une analyse iconique de la Crèche, dont un détail le surprend d'autant plus qu'il n'appartient pas au texte évangélique, la présence de l'âne et du bœuf. Loin de faire une anthropologie symbolique de ces deux animaux dans la culture rurale européenne, qui exigerait un travail rigoureux et de longue haleine, pouvant se fonder sur toutes sortes de données historiques mettant en jeu ces animaux, l'auteur cavalcade de raccourci en raccourci, pour convaincre le lecteur que l'ensemble de la scène de la Nativité est une « lecture transposée du dixième commandement qui enjoint de ne pas convoiter le bien d'autrui sous toutes ses formes » (p. 178). Puis, suivant la piste du cheval, le voilà caracolant au galop pour établir un lien entre cheval et érotisme, qui l'amène à conclure que « l'équin s'opposerait au bovin en ce qu'il caractérise la dimension érotique de la relation sexuelle là où le second se limite à sa dimension potentiellement fécondatrice » (p. 180).
- 6 Pour avoir pratiqué pendant une vingtaine d'années avec les membres de mon laboratoire toulousain une anthropologie du symbolique sur des domaines très variés de la culture européenne du passé, j'ai appris avec mes collègues la rigueur méthodologique qu'il fallait s'imposer pour aller pas à pas d'un registre à l'autre et placer une à une les pièces du puzzle de la démonstration, si l'on veut révéler la cohérence d'un système symbolique. Ici l'analyse est trop rapide, faite de rapprochements insuffisamment étayés ainsi que de sauts d'obstacles grâce auxquels le chercheur passe sans ciller et sans principe d'une donnée à une autre. Pourtant,

parfois, on adhère à des bouts de démonstration qui révèlent des intuitions dont on peut saluer la validité. Ainsi en est-il du lien fort existant dans nos sociétés entre mariage, déplacement de la femme et trousseau (coffre de la mariée) qui forme la trame des chapitres 13 et 14 intitulés « La femme et le coffre ». On y trouve de belles analyses qui auraient pu s'appuyer sur plusieurs références d'articles ayant porté sur ces thèmes, non connus et non cités par l'auteur.

- 7 On reste très loin néanmoins des questions posées en introduction et la conclusion ne les éclaire pas réellement. Celle-ci est résumée en quelques phrases lapidaires : « L'Amérique voit dans la conjonction des sexes le moment d'un engendrement possible donnant lui-même lieu à une dualité sexuée destinée à fusionner de nouveau... L'Australie conçoit le coït comme un échange de services que se prodiguent dans l'instant les représentants de deux espèces naturelles pratiquement distinctes, tandis que l'Europe s'adonne à l'acte sexuel dans le cadre d'une objectivation plus ou moins poussée du féminin, laquelle est forcément synonyme d'un rapport de domination » (p. 249-250).
- 8 L'ambition comparatiste de départ était immense, trop sans doute, et la montagne a fini par accoucher d'une souris. Pour ce qui est de la partie portant sur l'Europe, au lieu de ne s'inspirer que « d'avoir été ce banal citoyen de l'existence qui conduit à endosser tout à tour, ou de façon simultanée, les rôles de fils, d'amant, de mari, de père. Rien d'autre en somme que l'expérience d'un universitaire occidental » (p. 16), il eût été sans doute plus honnête et pertinent de réfléchir à la question du constructivisme et de la place du corps et de la nature dans les représentations des rapports entre les sexes, à partir des nombreuses recherches que les historien(ne)s et anthropologues de la parenté et du genre dans nos sociétés ont menées sur les relations sexuelles, l'érotisme, la fécondité, l'hérédité, les ressemblances familiales, et dont la revue *Clio*, par exemple, s'est fait de manière privilégiée la médiatrice. L'auteur aurait alors découvert que les chercheurs sur le genre « n'excluent pas la nature » de leurs analyses et la critique eût pu porter sur des textes précis et non pas sur une pseudo « théorie du genre ». Un vrai débat aurait peut-être pu s'ouvrir.

AUTEURS

AGNÈS FINE

Laboratoire LISST-Cas
EHESS, Toulouse